



Agnès Varda : la glaneuse d'image

Les 6es Rencontres du Cinéma Francophone en Beaujolais d'octobre 2001, avait pour marraine Agnès Varda. La grande cinéaste, inventeur d'un genre à part, le "documenteur", mélange de documentaire, de fiction et de journal intime, venait présenter *Les Glaneurs et la glaneuse* en collaboration avec le Musée

Dini de Villefranche S/S. Celui-ci conserve le tableau de P.-E. Hédouin, *Les Glaneuses à Chambaudoin*, longuement filmé dans *Les Glaneurs et la glaneuse*. Nous vous proposons là le texte de son intervention au cinéma Les 400 Coups

La question m'a souvent été posée : pourquoi faire un film sur les glaneurs, pourquoi avoir choisi ce sujet-là ? C'est un mot ancien plutôt désuet, enfin peu utilisé. On ne parle plus beaucoup de glanage et pourtant il y en a. On ne parle plus beaucoup de glaneurs et pourtant il y en a. Comment donc cette idée m'est venue d'en faire un film ? Vous savez, c'est un travail énorme de faire un film, il faut être vraiment motivée. Il faut avoir vraiment une raison de le faire, et chez moi cela se déclenche toujours quand il y a une émotion très spécifique. J'ai plein de petites idées en tête, il y a plein de choses que je remarque, je suis intéressée par le monde tel qu'il est et que je voudrais transmettre, sans être cependant un transmetteur objectif, car l'objectivité pour moi, ça n'existe pas. Je ne suis pas journaliste. Je ne suis pas sociologue. Donc je fonctionne comme ça, je ne fonctionne qu'aux impressions et aux émotions.

Et justement, j'ai été très impressionnée par une image précise, à la fin d'un marché urbain qui a lieu une ou deux fois par semaine. Vous savez..., quand ils replient leur étals et qu'ils remettent tout dans les camions, il y a un petit laps de temps, à peu près une demi-heure, avant qu'arrivent les balayeurs et les nettoyeurs avec les jets d'eau, et dans ce petit laps de temps on voit arriver des gens avec des cabas, avec des petits paniers, avec des petits sacs en plastique, qui viennent faire leur marché, qui viennent ramasser. Bien sûr, on connaît tout ça, on l'a toujours vu. Et ils ont bien raison, il y a des choses qui sont perdues, il y a des choses qui sont par terre, des choses que les vendeurs n'ont pas voulu emmener, des cageots à moitié vides, des œufs à moitié cassés dont on laisse la boîte. Mais j'ai été une fois au marché Richard Lenoir, là-bas vers la place de la Bastille, et j'ai vu une très grande femme âgée, habillée tout en noir avec un manteau très long. Elle s'est baissée visiblement avec peine, elle a ramené une orange, et j'ai vu cette orange qui montait comme ça le long du manteau noir jusqu'à ce qu'elle la mette dans son sac. C'était une espèce de vision de la difficulté que cela représentait d'avoir un fruit. J'ai continué à observer et j'ai vu d'autres fruits monter. Il faut faire beaucoup de gestes comme ça pour pouvoir remplir un petit peu un sac en plastique.

Et cette difficulté m'a impressionnée. Je me suis dit que dans le fait de se baisser ainsi, on retrouvait un peu le geste d'autrefois, le geste des glaneuses qu'on voit dans les peintures de Millet, geste très célèbre surtout dans les peintures du dix-neuvième siècle. La tête bouge un peu comme ça. Ce geste, oui, il a l'air très connu, mais en fait qui est-ce qui le garde aujourd'hui ? Et je suis partie à la campagne faire enquête. J'ai tout de suite rencontré des agriculteurs. Partout ils ont des machines très sophistiquées. Tout de suite il y en a un qui m'a dit : "Avec ces machines on ne perd pas un épi, on ne perd pas même un grain". Alors je me

suis dit : "Mais qu'est-ce qui reste pour les glaneurs, qu'est ce qui reste pour les pauvres ?" J'ai appris comme cela, en me renseignant.

Et puis je suis allée dans la Beauce, et là on m'a dit qu'on glane énormément de patates. Je me suis approchée des cultivateurs, et ils m'ont expliqué que, pour une histoire de formatage, ils en gardent un certain nombre et tout le reste ils le jettent. Il y a des tonnes et des tonnes qui sont jetées. Et comme j'ai voulu essayer de comprendre qui avec un sac pouvait y aller, j'ai suivi un des camions qui rejetaient. C'est au deuxième jour de tournage, en cherchant dans ces déchets de patates soit disant difformes, informes, qui devaient être ou trop petites ou trop grandes, que je suis tombée sur des patates en forme de cœur, celles que vous verrez dans le film. Je ne dis pas ça pour vous faire un scoop avant que vous ne le voyiez sur l'écran, mais parce que ce détail a été très important pour moi. En fait je crois que les hasards et les choses se mettent un peu devant nous comme ça, nous indiquent quelque chose. Et effectivement, ça a l'air lourd de le dire, en suivant des déchets j'ai trouvé un cœur, j'ai trouvé du cœur.

Et puis cela a entraîné toute la suite. On se dit que c'est formidable d'avoir trouvé les personnes que j'ai approchées, mais ce sont des personnes qui sont formidables. C'est à dire que je n'avais pas un sujet, le glanage, et qu'il fallait trouver des personnes pour l'illustrer. Ce sont plutôt les personnes que j'ai rencontrées qui sont le sujet du film. Et elles se sont exprimées souvent extrêmement bien, extrêmement lucidement, extrêmement clairement, sur cette situation, qui n'est pas propre à la France mais qui existe en France entre autres pays, sur le gâchis extraordinaire, le gâchis de nourriture. Tout le monde jette, les riches, les pauvres, tout le monde jette. Pourquoi, comment cela se passe ? Là, il faudrait être économiste : est-ce que ce sont les consommateurs qui veulent cela ? Je crois bien que ce sont les supermarchés qui l'imposent. Mais je pense que si l'on vendait des grosses patates dans des sacs de vingt kilos, personne n'en achèterait. Pourquoi suffit-il qu'elles soient soit disant difformes pour qu'elles soient invendables ? Moi je me suis posé mille questions, mais ce n'est pas mon boulot de faire ça, bien sûr. Ce qui m'intéressait, mon travail tel que je l'ai compris, c'était de sillonner la France, à la recherche de personnes qui glanaient des légumes, des fruits, de savoir comment elles les glanaient, de situer les cultivateurs par rapport aux glaneurs, de faire la déclinaison, j'allais dire, de tout ce qui peut faire qu'on glane, des formes de l'extrême pauvreté.

Vous verrez qu'il y a dans ce film des personnes incroyablement pauvres, en dessous du RMI, en dessous de tout, des gens qui vivent dans des caravanes. D'ailleurs, je suis en train de faire une sorte de post-scriptum au film, que je voudrais faire sortir dans un DVD, pour donner de leurs nouvelles deux ans après. J'ai tourné à la fin de 1999. On les a gardés de vue, on les a accompagnés ; seulement, ce sont des migrants, qui vont de caravane en caravane. Et il y en a un que j'ai retrouvé dans une de ces petites cabanes, vous savez ces cabanes qu'on donne dans les jardins municipaux et qui sont là pour ranger les outils. Ils étaient deux types là-dedans, qui avaient eu des ennuis et tout ça, et qui m'ont dit : "Entrez, entrez, on a tout ce qu'il faut". C'était extraordinaire, car la seule aération, la seule lumière, c'était la porte. Il y avait juste une vieille table en plastique comme ça posée, et puis le reste c'était comme un coin noir. Ils avaient juste, je crois, deux grabats. Et la façon dont il a dit : "On a tout ce qu'il faut", ça m'a énormément impressionnée. C'était exactement comme dans le film : je suis tombée sur des personnes en extrême difficulté, mais qui ne sont pas là pour râler, pour dire du mal de la société, pour hurler contre tout le monde. Mais ils constatent, ils parlent énormément du gâchis en disant : "C'est dégoûtant". Ils se signalent eux-mêmes comme

beaucoup plus citoyens que certains d'entre nous, que nous tous peut-être. Ils sont partageurs, généreux, souvent amusants. J'étais très impressionnée. Et le sujet est grave, bien sûr. C'est grave de penser qu'il y a des pauvres à ce point-là dans un pays riche. Et je voulais très simplement, très modestement, m'approcher de tous ces gens, pour qu'ils m'expliquent leur situation.

Mais en même temps ce tour de France était un plaisir. Etre cinéaste, documentariste est un plaisir. Vous êtes toujours prêt à rencontrer des gens, il se passe des choses. Je prends un exemple : on est sur une petite route, on rencontre un troupeau de moutons. Il y a deux attitudes, il y en a un qui dit : "Zut, on ne peut pas passer, il y a un troupeau de moutons", et puis il y en a un autre qui dit : "Chic, des moutons !" ; alors on sort et on filme les moutons. C'est à dire qu'il y a des rencontres comme ça, d'animaux, de personnes, inattendues.

J'ai essayé de m'en tenir à trois choses très simples. D'abord restituer le sens exact de glaner : c'est ramasser après la moisson, ce n'est pas ramasser des fruits tombés, aller aux champignons, aux escargots, c'est ramasser ce que d'autres ont abandonné. D'ailleurs je me suis renseignée non seulement par le dictionnaire pour avoir le sens exact de glaner mais aussi auprès d'avocats à qui j'ai demandé d'être très précis sur cette législation, sur cette coutume. J'ai donc trouvé des personnes qui glanent par extrême nécessité, mai aussi des artistes qui glanent parce ce qu'ils trouvent des choses qui leur permettent de recréer d'autres choses, un peu comme moi je le fais. Ils trouvent des trucs et ils en font quelque chose d'autre. Et c'est tout le processus de ce documentaire : parler d'une réalité qui est dure, qui est grave, mais aussi la traverser. Je ne voulais pas faire un cours sur la difficulté de vivre sans rien, mais faire ce tripotage entre d'une part l'approche du sujet, qui est le cœur du film, bien sûr - et je le dis avec tout mon cœur, parce que ce sont des gens de cœur que j'ai rencontré – et d'autre part le fait que j'aime la peinture aussi.

Si je passe à Beaune je ne peux pas m'empêcher de voir *Le Jugement Dernier*, je ne peux pas m'empêcher de vous en faire profiter. Et dans ma préparation du film sur les glaneurs, j'ai cherché toutes les peintures qui représentaient le glanage, et c'est ainsi qu'à Villefranche-sur-Saône, la conservatrice du musée, Brigitte Laurençon, a accepté de sortir un tableau des réserves du musée alors qu'il n'était pas encore restauré ni installé. C'est une scène formidable, c'est le clou du film, Villefranche-sur-Saône, c'est le bouquet, la fleur, le feu d'artifice. C'est la cerise sur le gâteau ! Donc je suis contente de venir vous présenter le film ici évidemment. Je suis contente que le tableau ait été entre temps restauré et accroché. Aujourd'hui, il a réintégré les murs du musée Paul Dini, et il est visible. C'est un magnifique tableau qui représente le retour des glaneuses au moment où l'orage risque de les surprendre.

Mais outre la peinture et le sujet du film, il y a aussi des digressions. En Bourgogne, alors que je demandais toujours aux gens s'ils laissaient glaner, je suis tombée, pas tout à fait par hasard parce que j'en avais entendu parler, sur un viticulteur qui habitait la maison qui avait été occupée par Etienne Jules Marey, celui qui a décomposé le mouvement et qui est l'ancêtre du cinéma, bien avant même les frères Lumière, qui ont surtout inventé le projecteur pour pouvoir faire entrer les gens et les faire payer ! Mais ce qu'a fait Marey avant eux est beaucoup plus exceptionnel comme recherche scientifique : il a décomposé, il a capté le mouvement. Donc j'ai parlé de tout cela, c'est à dire que dans ce film, j'ai parlé de mon amour du cinéma, de mon amour de la peinture, de mon amour du voyage, des vaches blanches, des moutons, des petits chiens drôles. Mais entre mes balades, mes diverses digressions, eh bien j'ai toujours traité de ce même sujet sérieux.

Il y a aussi que, quand on fait un documentaire, on se rend compte qu'il y a des personnes qui ont besoin de prendre la parole, qui ont besoin de dire quelque chose. Il y a des personnes qui disent : "J'en profite pour dire cela à Monsieur le Maire..." Il y a aussi une dame, mais cela vous le verrez quand vous la rencontrerez, qui, à un moment donné, m'a dit : "Je voudrais que le monde entier sache comment j'ai connu mon mari" et qui le raconte. Ce qu'alors elle ne pouvait pas encore imaginer, et certainement moi non plus quand je faisais ce documentaire toute seule dans les plus grandes difficultés parce qu'aucune chaîne n'en voulait, que personne n'en voulait, ce qu'elle ne pouvait pas imaginer c'est que maintenant il y a beaucoup de gens dans le monde qui savent comment elle a rencontré son mari. Le film est sorti en Amérique, en Suède, au Portugal, il sort dans peu de temps au Japon, en Corée du Sud, partout, et il y a des gens à Mannheim, à Hambourg, à Copenhague, à Oslo, qui savent comment elle a rencontré son mari. Cela m'amuse énormément, parce que c'est inattendu en quelque sorte. On commence comme cela et finalement c'est une grande histoire de partage que le cinéma. Plus on peut partager, plus il y a du monde, et plus on est contents. Par exemple, vous qui voyez le film, vous en parlerez entre vous, avec vos amis. Moi je ne suis pas là pour vendre des places, je ne suis pas madame Darty. Je ne suis pas le service après vente. Le film est sorti en juillet 2000, et si je suis encore en train de me balader avec, c'est parce j'avais une vraie envie d'accompagner ce film, d'en parler avec ceux qui l'ont vu, ou de mettre en route ce qui, je crois, est le plus important : faire parler à partir d'un documentaire où tout est vrai, rien n'est triché, où ceux qui soulèvent les poubelles n'y trouvent pas quelque chose que nous venons d'y mettre, où tout est du vrai, vrai, même si les images sont soumises au montage. Ce film n'appartient pas au cinéma courant. Et vous êtes comme tous ceux qui vont au cinéma, vous allez plutôt voir des fictions, même des grandes histoires, des grands trucs, ou du cinéma d'auteur. Et puisqu'il s'agit ici d'un documentaire, on se dit que personne ou très peu de gens auront envie d'y aller. Mais ce qui est formidable, c'est que les personnes qui sont dans le film sont si attachantes, si extraordinaires, si courageuses, si généreuses que les spectateurs passent outre en quelque sorte. Vous avez ce contact direct avec ces personnes qui sont dans le film, et vous ne les oublierez jamais parce qu'il y en a deux ou trois qui disent des choses extraordinaires et qui ont ces bonheurs de langage, qui ont ces explications et qui disent de belles choses sur la façon dont elles vivent et comment elles tiennent le coup et comment elles sont courageuses.

Donc c'est cette mixture que j'ai faite sur ces personnes inouïes qui est ma façon de faire, ma façon de parler de moi aussi. Car vous allez voir que je suis rentrée dans le documentaire, parce que moi aussi finalement je suis une glaneuse. Je me dis : "Où est-ce qu'ils en sont ? Où est-ce qu'ils en sont ? " Mais aussi : "Où est que j'en suis, moi, en l'an 2000 ?" Et je suis rentrée un petit peu comme ça en parlant de ce que je ressentais moi même, mais toujours d'une façon documentaire. Je suis très contente qu'un film qui n'est pas fait sur de la fiction, qui n'est pas fait sur la bagarre, qui n'est pas fait sur un thriller, où il n'y a pas des questions-réponses, où il n'y a pas de grandes scènes d'amour, où il n'y a pas de sexe - bon, toutes ces choses étant des spectacles tout à fait intéressants - ait abouti. Je suis épatée et émerveillée parce que là il n'y a rien de tout ça, simplement il y a des personnes et puis une glaneuse qui circule partout en France, qui vous emmène par la main et qui vous dit : "Venez en voiture, vous allez rencontrer Claude, vous allez rencontrer François, vous allez les écouter et les aimer".

Je suis très contente que ce film suscite une réponse, même si on ne va pas commencer des débats. J'ai commencé ma journée ce matin à 7 heures, alors ça va, mais je pense que les quelques mots que je vous ait dits là, c'était pour dire que cette grande aventure de partage,

c'était entre ces personnes et moi, entre moi et vous, et finalement entre tout le monde ensemble, et puis on a tous quelque chose à trouver dans ce film, que ce soit une réflexion, que ce soient des souvenirs des grands-parents, que ce soit une rêverie, que ce soit une approche du cinéma un peu particulière, qui est aussi marginale que les personnes qu'on filme. L'association ici s'appelle "L'Autre Cinéma", et j'ai la certitude que justement l'autre cinéma c'est ça, c'est un certain cinéma qui n'est pas tout à fait le cinéma courant. Il est d'accord pour faire moins de chiffre ou moins d'entrées, mais il a sa place, parce qu'il répond à notre besoin, je crois, que les arts soient une possibilité de partager, de sentir des choses ou de connaître plus par les sentiments que par les statistiques.

Voilà, Bonsoir.